



ESSAIS

L'utopie toute relative
d'Albert Camus

Page E 3



THÉÂTRE

Hantée par les mondes
parallèles de John Mighton

Page E 5

CAHIER

E

Culture

et œuvres

Centenaire de la naissance de Simone de Beauvoir



GEORGES BENDRHEM APF



Une

révolution

signée

Beauvoir

CAROLINE MONTPETIT

Elle a eu ses succès, ses critiques. Elle a bousculé des dogmes, fait plein usage de sa liberté, profondément modifié la perception que les femmes avaient d'elles-mêmes et de leurs possibilités. Avec son compagnon de toujours, Jean-Paul Sartre, elle a fait de l'engagement politique une priorité. Il y a bientôt cent ans, soit le 9 janvier 1908, naissait, à quatre heures du matin, boulevard de Montparnasse, à Paris, une petite fille nommée Simone de Beauvoir, qui sera ensuite affectueusement surnommée le Castor. Aujourd'hui encore, son œuvre, et particulièrement son essai controversé, *Le Deuxième Sexe*, publié en 1949, proposant une lecture radicalement nouvelle de la condition de la femme, est une référence dans le monde des idées.

«On ne naît pas femme, on le devient.» C'est l'une des citations les plus connues de Beauvoir, qui disait d'ailleurs que sa mère lui répétait volontiers, lorsqu'elle était enfant: «Une jeune fille a deux amies, sa mère et son aigle.» Cette citation illustre bien le propos du *Deuxième Sexe*, qui analyse en profondeur les fondements historiques et sociaux de la condition féminine. Pour mener son analyse, la femme de lettres n'a reculé devant aucun tabou. Après avoir dressé un triste tableau du destin féminin, que la femme aborde «blessée, inquiète, coupable», Beauvoir aborde sans détour le thème de la sexualité, dans laquelle la femme se soumet souvent, en premier lieu, aux dik-tats masculins, définissant d'abord et avant tout l'érotisme à travers le regard mâle.

«Et c'est souvent au moment où elles cessent d'être désirables que les femmes, enfin entraînées par un long apprentissage, se décident à assumer leurs désirs», écrit Françoise d'Eaubonne, amie de Beauvoir, qui analyse son œuvre dans l'ouvrage *Une femme nommée Castor, mon amie*, aux Éditions Encre.

À une époque où le mouvement féministe est encore pratiquement inexistant, Simone de Beauvoir s'attaque à l'institution du mariage, survivance des sociétés patriarcales, défend l'homosexualité, qui n'est, dit-elle, pas plus «une perversion délibérée qu'une malédiction fatale», et défendra aussi plus tard intensément le droit à l'avortement.

Faut-il s'étonner que, dès sa parution, *Le Deuxième Sexe* ait été mis à l'index par le clergé québécois et qu'il le soit demeuré jusqu'en 1960?

Un impact énorme

On trouve d'ailleurs aujourd'hui sur YouTube une entrevue de 40 minutes menée le 13 novembre 1959

par Wilfrid Lemoine avec la sulfureuse Simone de Beauvoir. Au cours de cette entrevue, Simone de Beauvoir explique la pensée existentialiste qu'elle partage avec Jean-Paul Sartre. Elle dénonce le mariage obligatoire, qui, lorsque les conjoints ne partagent plus rien «dans leur cœur ou dans leur chair», lui semble «dégoûtant» et proche de «la prostitution». Elle y affirme aussi n'avoir aucune raison de croire en Dieu. À l'époque, l'entrevue a été censurée par la direction de Radio-Canada, sous les pressions de l'archevêché, et n'a pas été diffusée au moment de son enregistrement. En fait, la diffusion de l'entrevue n'a été programmée qu'au moment de la mort de Beauvoir, en avril 1986. Mais elle a finalement été bousculée par les éliminatoires de hockey, et le public québécois n'a pu en voir alors qu'un extrait.

On le sait, le mouvement féministe a pourtant, malgré tout, trouvé au Québec, sans doute plus qu'en France, un terreau propice à son épanouissement. Et il y a ici, à Montréal, un Institut Simone de Beauvoir, fondé à l'université Concordia en 1978 avec la bénédiction de l'intéressée, consacré à l'étude et à l'enseignement de la condition féminine et du rapport entre les sexes, ainsi qu'à l'éducation populaire, au soutien de groupes de femmes et de groupes communautaires.

«Son impact est absolument énorme, dit Viviane Namaste, directrice par intérim de l'institut. Dans les universités, les gens lisent son travail [...] mais aussi suivent ses actions politiques. Simone de Beauvoir n'était pas seulement une théoricienne dans sa tour d'ivoire. C'est quelqu'un qui voulait changer le monde en même temps.»

Dans l'entrevue accordée à Wilfrid Lemoine en 1959, Beauvoir explique très clairement la position existentialiste. «Nous sommes souvent près du communisme, souvent assez loin», dit-elle, précisant que ce sont là par ailleurs deux approches matérialistes de la vie, qui refusent la métaphysique. Les existentialistes s'intéressent à la nécessité pour l'homme d'assouvir ses besoins.

«Mon devoir d'intellectuelle est de protester contre tout ce qui opprime l'homme», dit-elle, citant au premier chef la guerre d'Algérie, qui fait rage à cette époque et à laquelle elle s'oppose farouchement.

Selon Viviane Namaste, Simone de Beauvoir avait ainsi une profonde conscience de l'autre, et cette approche serait utile aujourd'hui, en ces temps de débats sur les accommodements raisonnables et le port du voile, notamment en France. Selon Louise Dupré,

VOIR PAGE 2: BEAUVOIR

Qui-vive en son château?

Gracq laisse une œuvre provocatrice et inextinguible

GUYLAINE MASSOUTRE

Si la disparition de Julien Gracq, dont la pensée incisive et la liberté inouïe ont marqué la seconde moitié du XX^e siècle, laisse les lettres en deuil, son œuvre est complète. Critique intransigent, d'une fidélité absolue à ses amis — les pages qu'il consacre à André Breton, en 1948, n'ont rien perdu de leur éclat —, cet élève de l'éveilleur philosophe Alain fut un esprit aussi courtis que brillant, hostile aux prix littéraires comme à la gloire médiatique. Il défendit sereinement sa volonté d'une paix recueillie et discrète.

Avec quelle simplicité il refusait de commenter et de relire *Le Rivage des Syrtes*, génial roman paru en 1951, qui lui valut un Goncourt qu'il refusa! Aucun roman à ce jour n'a réussi à transfuser, par contagion, l'attente dont il s'est fait l'orfèvre. Ce livre de guerre latente, de guets et d'ombres, d'amours déliquescents et magiques, d'eaux faussement tranquilles, d'interdits bravés et de décadence annoncée, est l'écrin d'une langue admirable, toutes annotations et toute géographie suspendues.

Après *Un balcon en forêt*, en 1958, inspiré par la guerre, il donnait une pierre semi-précieuse, *La Presqu'île*, en 1967, récit mélangé de fiction, d'une facture si

précise qu'on en suit chaque méandre dans la géographie bretonne, une fois sur place. Le roman qu'il prévoyait en 1953 avait avorté, mais entre fûtes et rendez-vous, il faisait entendre la rumeur de la quête, dont la dernière phrase d'un personnage sertissait un silence définitif: «Comment la rejoindre? pensait-il, désorienté.»

Des essais critiques, dont *Préférences* (1961), *En lisant en écrivant* (1980), *Carnets du grand chemin* (1992), tous fantaisistes, personnels, stimulants et imprévisibles, allaient abonder. Avec sa clarté tranchante, il exécutait les comètes à éclipses, pour envoyer dans sa coulée fluide les Rimbaud et autres rénovateurs de Graal en un juste coup d'archet.

Désinvolte liberté

Son œuvre a connu une diffusion de plus en plus sûre, dans La Pléiade, chez Gallimard, et chez Corti, son éditeur. Refusant l'édition de poche, il ne craignait pas de court-circuiter la machine à doper les ventes, affirmant après Stendhal, qu'il honora toujours, la nature élective des affinités, qu'il unissait les gens de lettres aux «grands intercesseurs».

Plaire, il n'en avait cure. Défendre un idéal, il s'y adonna jusqu'au bout de ses 97 ans. «Je professe que les écrivains ne sont que leurs livres, et peuvent assez rare-

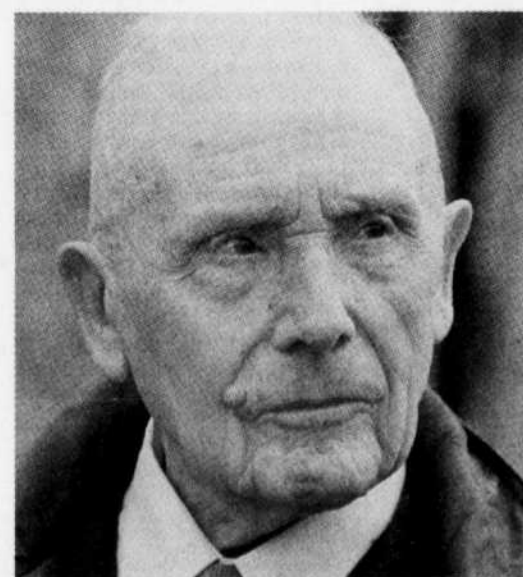
ment apporter beaucoup plus», m'écrivait-il après l'article du 27 juillet 2002, jour de son anniversaire, que *Le Devoir* publia de ma visite à Saint-Florent, *Les Eaux étroites* en main. «Les lieux ont su vous parler pour moi, et je vous devrai certainement un contact plus concret avec un public canadien, lointain, mais qui me tient à cœur.»

Une grande émotion s'attache au nom de cet écrivain majeur, découvert quant à moi étudiante, il y a trente ans. Il ne m'a pas quittée, m'a formée. Dire combien sa route a tracé de lignes nettes à la lecture de ses pages, c'est ajouter aux célébrations convergentes l'admiration éperdue qui fuse ces jours-ci de toutes parts.

Sa pensée vive de sources bruisantes, sa langue d'une richesse éblouissante, son exigence à vous couper le souffle créaient en vous un appel au miracle de la vie. De loin il préférerait la littérature à l'existence plate, bien qu'il ne fût ni misanthrope ni hautain. Sa vie privée semblait transparente, rythmée depuis des lustres par les marées de la Loire, au pied de sa haute maison ancestrale.

Au château d'Argol (1938) et *Un beau ténébreux* (1945), marqués par le romantisme allemand et le névralisme, se muèrent en un surréalisme onirique,

VOIR PAGE 2: GRACQ



Julien Gracq

FRANCK PERRY APF

LIVRES

BEAUVOIR

SUITE DE LA PAGE E 1

écrivaine, professeure de littérature à l'Université du Québec à Montréal et membre de l'Institut de recherches et d'études féministes, l'œuvre de fiction de Simone de Beauvoir, moins connue que ses essais, est également appelée à rester.

«Ce que j'aime beaucoup chez elle et qui m'a influencée, c'est que, si elle est aussi une théoricienne, dans



GEORGES BENDHIREM AFP
Simone de Beauvoir aux obsèques de Jean-Paul Sartre, le 19 avril 1980

son œuvre de fiction elle n'a jamais voulu défendre ses idées. Elle n'a pas mis en scène des militantes héroïques. Elle disait que, si la littérature doit être engagée, elle ne doit pas être militante», dit-elle.

Le premier roman de Simone de Beauvoir, *L'Invitée*, est paru en 1943. Beauvoir a par ailleurs remporté le prix Goncourt en 1954 pour son roman *Les Mandarins*. Son œuvre autobiographique, qui regroupe plusieurs ouvrages, à partir des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, est imposante. À l'occasion du centenaire de la naissance de Simone de Beauvoir, les Éditions Taillandier ont fait paraître cet automne un recueil d'essais intitulé *Beauvoir dans tous ses états*, d'Ingrid Galster. On y interroge notamment sa relation avec Sartre, ses activités controversées sous l'Occupation et sa réception posthume. Plus tard cette année, les Éditions Gallimard feront paraître *L'Existentialisme et la sagesse des nations*, de Simone de Beauvoir, ainsi que ses *Cahiers de jeunesse*. Danielle Sallenave signera par ailleurs un livre sur l'intellectuelle intitulé *Castor de guerre*.

Le Devoir

GRACQ

SUITE DE LA PAGE E 1

inspiré par le tempo de la marche, la connaissance en expansion et le grand air revigorant. C'est peu dire qu'il privilégiait les ambiances âpres et envoûtantes, le faste d'une puissance sentie dans les lieux, le passé, le paysage et les traits d'un visage, d'une silhouette, d'un sujet. Il pratiquait les effets de levier.

Ses réflexions sur les livres résonnent sur différents claviers en chaque page. Jamais éclectique mais musical, incorporant la mémoire, les pressentiments, les embranchements de la pensée aux lectures effectives, il a su instiller l'intensité de son intelligence dans celles qui découvrent et comprennent la richesse du monde avant que de la formuler. Il a partagé ses lectures en mouvement de la littérature, sans rompre l'harmonie indivise des sens multiples ni ôter leur richesse jouissive aux grands romans.

Quand certains ignorants se gaussent de la fin des lettres françaises, il suffit d'ouvrir n'importe quel livre de Gracq, ce maître contemporain aux humeurs impitoyables, pour se laver de telles bassesses arrogantes. Nul mieux que lui n'a fustigé les frigidités, les gaspillages, la sottise: «Un monde bien pire qu'un monde d'objets inertes: un monde de batteries déchargées.»

L'inassouvissement qui ébranle n'a cessé pour lui d'être l'art suprême: «Quel écrivain n'a rêvé de rompre son attaché avec la contingence du monde — d'effacer son commencement?» Le roman était pour lui «un insatiable consommateur d'énergie», «un magnétisme directeur». Somme de blocages rythmés et de libertés apparentées au rêve, langage tiré du néant, «muette apparition» sous un porte-plume, le roman fut sous le sien si bien défendu que Breton fit pour lui amende honorable après avoir honni le genre.

Gracq est un poseur d'énigmes, qui a trouvé sa place dans le fond enchaîné de la littérature. Son acte d'écrire et de lire, vases communicants, laisse une œuvre en soi immense, espace dramatique ouvert, repos pour l'intelligence, film intérieur et phare. Sa prose subtile, peu ou prou solitaire, possède une substance qui se renouvelle à chaque lecture, une fin sans cesse désenclavée, un rôle catalyseur. La perspective de sa disparition comme homme est réversible comme art: son effervescence radicale, singulière, revêt une grâce susceptible, dans l'univers inépuisable de la littérature, de vous «ramener au bercail».

Collaboratrice du Devoir

La reine des bécosses



Louis Hamelin

«**P**renez deux Irlandais et laissez-les seuls dans une pièce: bagarre assurée. Maintenant, prenez un Écossais et laissez-le seul dans une pièce: bagarre assurée.» Je tiens cette vieille blague d'un de mes profs du collège Macdonald, la faculté d'agriculture de l'université McGill, fondée par un philanthrope, magnat du tabac. Curieux tout de même que je m'en souviens après tout ce temps. Remarquez que rien ne ressemble davantage à un écrivain que quelqu'un qui se bat tout seul dans une pièce.

Il m'arrive de me penser victime d'une erreur de casting génétique: j'aurais aimé, je crois, être écossais. Qu'on puisse trouver dans mes veines un huitième ou un seizième de ce sang comparable à de l'antigel ne me surprendrait pas. Sinon, comment expliquer la manie qui, autrefois, me poussait à prendre l'autocar de Montréal à Sherbrooke, où je confiais mon sort à l'inoubliable compagnie de broche à foins qui assurait la liaison Sherbrooke-Mégantic et à Michel, le chauffeur de ces petites «madames», un vrai monsieur qui savait vous remplir un autocar de joueuses de bingo pour rentabiliser ses briquebalantes opérations entre la frontière du Maine et la reine des Cantons.

Je descendais à Milan, anciennement Mile-End, un village niché dans le piémont appalachien et fondé par des Écossais, et pendant la demi-heure de marche qui me séparait de la minuscule ferme tapie au bord des grands bois où vivaient quelques couguars qui n'avaient qu'à tendre la patte pour attraper un chevreuil, j'avais tout le temps de penser à la raison qui, jadis, incitait la Compagnie de la Baie d'Hudson à privilégier l'embauche

d'Écossais pour faire rouler ses postes de traite de la Terre de Rupert et du pays des Couteaux-Jaunes: aucune race d'hommes ne semblait mieux faite pour supporter les rigueurs du Nord, cette combinaison de l'isolement et de l'éloignement. À Milan, ils avaient cultivé l'amour de la solitude et du froid jusqu'à finir par oublier de se reproduire. Une forme d'enracinement comme une autre, sous les pissenlits du cimetière.

Je revois le pêcheur de homards de Dominic Cooper (*Le Cœur de l'hiver*) et sa solitaire soupe de pommes de terre devant l'âtre. Je lui ai maintenant trouvé une compagne. Elle s'appelle Arabella. Je lui connais au moins une semblable québécoise, et qui habite la vraie vie, pas la littérature. Moitié sorcière, moitié métisse, longs cheveux emmêlés, un feu ancien au fond des yeux. Son amour fait japper les chiens, hurler les inspecteurs de la SPA. Arabella possède quatre clebs qu'elle promène dans un landau et appelle ses enfants. Autant dire tout de suite que la nouvelle qui porte son nom m'a tout simplement jeté à terre (ce qui, quand on rencontre Arabella, fait figure de moindre mal).

Un cœur d'or, cette femme. Du genre à se contenter de thé noir et de porridge froid pendant que ses «enfants» se repaissent de foie et de côtelettes. Une telle générosité ne saurait exclure tout à fait les hommes. Arabella connaît un onguent qui... oui, qui quoi déjà? En tout cas, c'est dégueulasse, et ça fait tellement de bien. Et ce n'est rien encore, vous devriez rencontrer la mère d'Arabella. Qui fume la pipe et crache des choses horribles qui lui retombent dessus, et quand on lui dit: «Maman? Je crois bien que papa est mort», elle répond: «Fort possible.»

L'autre mère d'Arabella est l'écrivaine écossaise Agnes Owens. Au moment de faire ses débuts en littérature, elle travaillait comme secrétaire dans une usine d'horloges électriques, avait traversé deux mariages, envoyé trois enfants à l'école et en avait élevé deux autres. Et j'allais oublier: représentante syndicale. Elle va quand même trouver le temps de

s'égarer dans un atelier d'écriture d'une petite ville ouvrière et d'écrire un conte de sept pages qui est un incontestable chef-d'œuvre d'humour noir et grotesque à la Samuel Beckett. J'en suis ressorti dans un drôle d'état, partagé entre le dégoût, le rire jaune et une certitude: pour ce que j'en savais, je venais de lire la meilleure histoire de sorcière jamais écrite. Un exemple de son ironie morbide: «Cet homme était sans doute mort, mais même mort, c'était un problème.» Et la chute est un véritable cauchemar, à se pincer le nez...

Un bijou ciselé dans la boue, bref. Qu'une enseignante de Glasgow montra, il y a une trentaine d'années, à deux collègues écrivains: James Kelman et Alasdair Gray. Owens, non publiée encore, venait de se découvrir des pairs et même des camarades d'une race apparemment commune en Écosse, rare partout ailleurs: l'écrivain authentiquement prolétaire, celui qui n'a nul besoin de poser. Ni révolté d'opérette, ni réaliste socialiste. Comique et en colère. Alasdair, à qui un éditeur londonien réclamait un jour des textes, eut l'idée d'un recueil commun à l'enseigne de la langue de John Bull et de la vache enragée. C'est cette troïka en beau joul vert qui, dans sa traduction française, nous arrive aux Éditions Passage du Nord-Ouest.

Kelman, c'est le plus dur des trois, le moins drôle aussi. Un petit-cousin du *Cassé* de Jacques Renaud, à la langue pendue bas et court, une langue de rue, de chien, parlée comme elle sort, drue ou rare. Le lecteur habitué aux belles histoires, ou même simplement aux constructions efficaces, risque de s'en trouver légèrement déconcerté. Kelman n'a de toute évidence jamais lu un de ces traités de création littéraire qui vous serinent que tout est dans la chute. Non, parce que la chute, ça, Kelman, il connaît. La plupart du temps, elle s'est déjà produite au moment où commence son récit. Vraiment rien à cirer de la fin. Ce n'est pas un écrivain poli. Il quitte ses propres histoires comme il s'absente d'un boulot après l'autre, et

on le retrouve le lendemain en train de cueillir des mégots au bord du trottoir. Tout de même, pour avoir une idée de ce à quoi pourrait ressembler l'ultime nouvelle prolétaire, il faut absolument lire *Une tasse en plus*.

La palette la plus variée appartient à Gray. Cet homme qui, comme dans sa réponse au londonien éditeur cité plus haut, s'avoue volontiers à court «d'idées de récits en prose», paraît de fait puiser son inspiration là où il la trouve, pour ne pas dire qu'il la grappille à gauche et à droite, avec des résultats inégaux. Si la manière dont il complète, plutôt laborieusement à mon avis, une nouvelle inachevée de Stevenson ne m'a pas trop convaincu, que dire par contre de l'échantillon de prose suivant, intitulé *Humanité*? «Et par une tiède journée du milieu de l'été, très haut dans les crêtes rocheuses tapissées de bruyère du Ben Venue, nous avons trouvé un petit creux rempli d'une neige vierge et parfaitement lisse, et en criant "Oh la belle neige toute blanche!", avons sauté à pieds joints au beau milieu avec nos grandes grosses bottes.» Ou l'histoire du monde en cinq lignes...

Encore plus fascinant: le *Rapport aux administrateurs de la bourse Bellahouston*. Une bourse réellement obtenue, un voyage de misère, les crises d'asthme, l'argent disparu, la tuberculose, la mort en face, pas de rapport, mais bon Dieu, un écrivain: «En travaillant à ce roman, je jouissais du bonheur le plus profond qui soit, celui qui s'oublie lui-même jusqu'au moment où, en s'arrêtant, on se sent fatigué et on s'aperçoit qu'une heure vient de passer comme une minute, et on comprend alors qu'on a fait de son mieux et qu'un jour peut-être quel'un en sera heureux.»

Collaborateur du Devoir

HISTOIRES MAIGRES

Alasdair Gray, James Kelman, Agnes Owens

Traduit de l'anglais (Écosse) par Catherine Richard
Passage du Nord-Ouest
Albi, 2007, 292 pages

ROMAN AMÉRICAIN

Mailer entre l'échec et le feu

MICHEL LAPIERRE

Un roman raté peut-il dégager de la lumière et de la chaleur? Oui, si la source en est inouïe. Avant de disparaître, l'auteur disait qu'il croyait en «un dieu existentiel... pas tout-puissant ni nécessairement bon», un dieu «qui faisait face à un adversaire déterminé, bien plus grand que lui». L'adversaire dont il parlait, c'était le diable. Norman Mailer, mort le 10 novembre dernier, concluait: «Les racines de mon livre sont là.»

Malgré un style monotone, une intrigue dérisoire, des digressions inexcusables, un manque criant de force symbolique, *Un château en forêt* mérite d'être lu par quiconque

pense que la littérature vaut plus qu'un simple plaisir. Lire le roman de Mailer est une épreuve salutaire.

Il s'agit du récit de la première étape de la vie d'Adolf Hitler, de sa naissance en 1889 jusqu'à ses perturbations dans les bois au seuil du XX^e siècle. Celui que l'omniscient Dieter, le narrateur contemporain des faits, appelle à la fois «l'homme le plus mystérieux de ce siècle» et «la bête sauvage» de la même période ne laisse pas indifférent.

Dieter se présente comme un démon au service de Satan. Son chef est le «Maestro» qui enveloppe de son inaudible musique le monde et, en particulier, l'Autriche, terre natale de Hitler.

Surnommé DT, Dieter déclare habiter aujourd'hui un «étrange pays, l'Amérique». Dans l'épilogue du roman, il signale qu'en 1945, après la chute du Troisième Reich et le suicide de Hitler, le Maestro a établi ses troupes infernales aux États-Unis.

Ces détails troublants risquent de passer inaperçus. Mais ils rallument le feu terrible qui couve sous la cendre de l'échec romanesque: le feu de l'art robuste et lapidaire du Mailer de *Pourquoi sommes-nous au Vietnam?* (1967) et des *Armées de la nuit* (1968).

Le narrateur insiste: l'anus «minuscule et scintillant» de bébé Hitler «est aussi immaculé qu'une opale».

Voilà un autre détail évocateur. L'œil magique, caché entre les fesses roses du petit homme, couvrira le monde des excréments du mystère.

À la fin de sa vie, à 84 ans, Mailer réfutait la thèse de Hannah Arendt sur la banalité du mal hitlérien. À Staline, l'assassin politique inspiré par la raison d'État, il opposait Hitler, l'exterminateur mystique animé par une puissance surhumaine. Le raisonnement audacieux du vieil écrivain américain se défendait. «Hitler est une métaphore, expliquait-il. Il tuait comme un poète... Pour lui, tuer les Juifs était plus important que de gagner la guerre.»

Mais le grand-père paternel du dictateur n'aurait-il pas été le patron juif d'une servante catholique, la grand-mère, qu'il aurait engrossée hors des liens du mariage? Dieter ne s'attarde guère à cette rumeur. Quant à Mailer, il la répudiait dans les commentaires qu'il faisait sur le roman. Troublante à première vue, la rumeur devient futile si on l'examine de près. On ne peut présumer le caractère masochiste du racisme démentiel de Hitler en invoquant la race hypothétique de certains de ses ascendants sans jouer son horrible jeu.

Le roman met l'accent sur l'odeur nauséabonde et malfélique de l'inceste qui plane sur la naissance du petit Adolf. Interrogé là-dessus, Mailer répondait: «Le père de Hitler, Alois, a épousé une femme dont on sait qu'elle était sa nièce et dont on peut redouter qu'elle n'ait été sa fille.» Par sa sobriété, cette seule phrase suggère plus l'énigme de l'origine de Hitler que ne le fait *Un château en forêt*.

Que le Führer soit «le fils du Diable», c'est au fond la seule conviction de Mailer, mais le roman ne l'exprime pas avec assez d'art et de profondeur pour éviter le ridicule. L'écrivain transforme Hitler en pantin d'un Satan folklorique. Avant de mourir, Mailer affirmait sa foi en «un dieu existentiel» soumis à la finitude humaine. Pourquoi n'a-t-il pas imaginé le diable hitlérien comme un être surnaturel de la même petitesse et de la même obscurité? Ce choix aurait été judicieux. À la lecture du roman, le feu qui restait chez Mailer aurait alors pu faire oublier la vieillesse, cet échec sournois auquel, à moins d'une mort prématurée, nul d'entre nous ne saurait échapper.

Collaborateur du Devoir

UN CHÂTEAU EN FORÊT

Norman Mailer
Flon
Paris, 2007, 468 pages

Romain Gary (Émile Ajar)
La vie derrière soi
Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
©MONT-ROYAL, 514-523-6389

ACEAT
ASSOCIATION DES CENTRES D'EXPOSITION DE L'ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

Invitation aux artistes, commissaires et institutions qui désirent présenter un projet d'exposition

L'ACEAT constitue un réseau de diffusion professionnel qui regroupe cinq centres d'exposition distincts de l'Abitibi-Témiscamingue

Il est possible de présenter un dossier individuel à chacun des centres de votre choix ou encore un seul dossier destiné à l'ensemble des centres.

L'ACEAT s'assurera de faire le suivi.

Date limite : le 31 janvier 2008

L'ACEAT existe depuis 1980 et regroupe les institutions suivantes :

- AMOS
Centre d'exposition d'Amos
- LA SARRE
Centre d'art Rotary
- ROUYN-NORANDA
Centre d'exposition de Rouyn-Noranda
- VAL-D'OR
Centre d'exposition de Val-d'Or
- VILLE-MARIE
Salle Augustin-Chénier

Votre dossier doit comprendre les documents suivants :

- Curriculum vitae
- Un dossier visuel avec description
- Démarche artistique
- Projet d'exposition
- Enveloppe de retour affranchie

Faire parvenir votre dossier à

Marie-Christine Coulombe,
Présidente
600, 7^e Rue
Val-d'Or (QC) J9P 3P3
Téléphone (819) 825-0942
Courriel : expovd@ville.valdor.qc.ca

ex
revue de poésie

it 49

Dans ce numéro, vous trouverez la poésie de :

Franck Villain
Stéphane D'Amour
Serge Lamothe

Présentée par
Denise Brassard,
notre section «Dialogue»
jette un regard sur la poésie québécoise actuelle
avec des essais de :

Marc André Brouillette
Vincent Charles Lambert
Gabriel Landry
Denise Brassard
Bertrand Laverdure
Catherine Mavrikakis
Steve Savage
Pierre Ouellet
David Wormäker

En vente dans les bonnes librairies et à La Maison de la Presse Internationale

Distribué par **LMPI**

Vient de paraître

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'utopie relative de Camus



Louis Cornélius

Sartre ou Camus? Dans *Le Siècle de Sartre* (Grasset, 2000), Bernard-Henri Lévy hésite. «Camus, bien sûr», répond-il d'abord. Pour la générosité et la noblesse, qui valent mieux que «cette violence, cette volonté de faire mal» avec lesquelles Sartre a accueilli l'auteur de *L'Homme révolté*. Camus, encore, ajoute-t-il, pour sa lucidité devant la barbarie totalitaire. Sur le plan strictement philosophique, toutefois, BHL finit par choisir Sartre. Puisque, selon lui, «il n'y a pas d'antitotalitarisme possible sans un antinaturalisme puisé aux sources juives et chrétiennes et préservant, entre l'homme et le monde, une étrangeté définitive», il opte pour «les illuminations noires» de Sartre plutôt que pour «les orgies cosmiques» du Camus de *L'Été*.

Fin du débat? Non, puisque, toujours selon BHL, il existerait un second Camus, sceptique celui-là, qui affirme «que même si, d'aventure, les hommes en finissaient avec l'aliénation sociale, il resterait l'autre aliénation, métaphysique, radicale, qui fait corps avec l'espèce», et ce second Camus, donc, reste d'un des meilleurs antidotes au «mauvais» Sartre, au Sartre compagnon de route.

C'est, me semble-t-il, surtout ce second Camus que l'on retrouve dans *Camus. Nouveaux regards sur sa vie et son œuvre*, un ouvrage collectif dirigé par les politologues Jean-François Payette et Lawrence Olivier, le Camus qui écrivait: «Nous n'avons pas besoin d'espoir, nous avons besoin de vérité.» À l'heure où la gauche, un peu partout en Occident, se cherche, ce retour sur la pensée de l'auteur de *L'Homme révolté* arrive à point.

«Homme de lucidité», selon la formule de Jean-François Payette, Camus «propose un humanisme athée» qui s'inspire néanmoins des «principes moraux hérités du judéo-christianisme». Une grande question l'anime: «Si les dieux n'existent pas, comment fonder un sens et une morale qui ne s'abîment pas à tout moment dans le suicide et le meurtre?» Pour lui, le seul sens possible émerge de la relation entre les humains. À l'appel de l'homme répond «le silence déraisonnable du monde», écrit Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*. Raison pour laquelle la solidarité s'impose: il importe de ne pas ajouter l'injustice sociale à la misère métaphysique.

La lucidité camusienne, explique Jean-François Payette, s'applique d'abord à cet «aveuglement extérieur et collectif» que fut le communisme. Est-il à la hauteur de la solidarité exigée par la condition absurde de l'homme, ce mouvement qui «vise à libérer tous les hommes en les asservissant tous, provisoirement»? Sur le plan intérieur, le romantisme révolutionnaire, qui excite le désir et mène à justifier les moyens au nom de la fin, ne vaut pas mieux puisque l'éthique de la révolte solidaire concerne tous les humains, sans exception. Aussi, en sacrifiant certains au nom d'un idéal absolu revient à trahir l'essence même de la révolte. Comme l'explique Ro-

ger Payette, père de Jean-François, «l'objectif poursuivi est déjà tout entier contenu dans le moyen utilisé par [l'action] pour y parvenir». A ceux qui affirmaient, au milieu du XX^e siècle, qu'«on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs» pour justifier les funestes moyens communistes, Vladimir Boukovski «répliquait qu'il avait vu les œufs cassés, mais n'avait jamais goûté l'omelette» (voir Courtois, dans *Le Livre noir du communisme*, Pocket, 1999). L'omelette néolibérale, quant à elle, existe peut-être, mais ceux et celles qui en ramassent les coquilles n'y goûtent pas souvent non plus.

Camus, explique Roger Payette, n'a pas développé de «véritable pensée politique» au sens systématique du terme, mais sa philosophie contient néanmoins de riches leçons pour aujourd'hui. Ce que nous dit l'absurde camusien, c'est que «il n'y a pas de sens supérieur à la vie, alors l'homme est totalement maître de sa destinée, totalement maître de se donner les orientations politiques de son choix». Or, dans cette mission qui consiste à «faire coexister le droit à la justice avec le droit à la liberté», la recherche d'un absolu est à proscrire puisqu'elle nie la condition humaine et ne peut que déboucher, si on insiste, sur un «absolu oppressant et meurtrier». L'homme a droit à la vie, à la liberté et à la justice. Son action doit veiller à protéger ces droits fondamentaux, mais il ne doit pas s'illusionner sur l'avènement d'une parousie politique qui le reconcilierait pleinement avec le monde.

L'option camusienne est «une pensée de la mesure et de la limite», écrit Jean-François Payette. Il s'agit, précise Roger Payette, d'un «socialisme réformateur» qui vise «l'harmonisation et la coexistence de la justice et de la liberté». Camus, de belle façon, parlera d'une «utopie rela-

tive» pour désigner ce «réformisme basé sur la critique marxiste de la société bourgeoise mais reconnaissant en même temps la distance qui sépare l'homme des abstractions absolues», explique Payette. Oui à l'utopie, donc, issue de la révolte devant la «non-signification du monde» et les misères qui s'y ajoutent du fait de l'action humaine, mais relative, pour respecter la condition absurde de l'homme dans le monde.

Roger Payette a raison de souligner que ce discours est affecté d'une certaine «faiblesse» en ce qu'il ne s'accompagne pas vraiment de propositions institutionnelles concrètes. Il faut surtout insister sur sa force morale et philosophique. Camus, déjà en 1950, a compris que seule une politique de gauche est à la hauteur de la révolte solidaire qui naît en l'homme devant le silence du monde, mais uniquement dans la mesure où elle ne cherche pas à remplir, à coups d'absolus immanents, la béance qui gît au cœur de l'homme et le rend libre. Le réformisme camusien, dont l'esprit reste pleinement actuel, est le plus bel humanisme qui soit parce qu'il dit non à l'injustice de droite et à l'inhumaine injustice d'une gauche devenue folle.

louisco@sympatico.ca
CAMUS
 NOUVEAUX REGARDS SUR SA VIE ET SON ŒUVRE
 Sous la direction de Jean-François Payette
 et Lawrence Olivier
 Presses de l'Université du Québec
 Québec, 2007, 152 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Le dit et le non-dit

Gilles Archambault

Les hasards de l'édition m'ont fait lire d'affilée deux romans on ne peut plus dissemblables. L'un, *Voyage babylonien*, d'Alfred Döblin, est un livre abondant, truculent et volontiers burlesque. L'autre, de Patrick Modiano, nous transporte une fois de plus dans un Paris de la mémoire.

Le roman de Döblin est une vaste allégorie. Un riche seigneur déchu, nommé Conrad, se voit obligé de quitter son royaume pour parcourir le vaste monde en compagnie de deux compagnons de déveine. Leur aventure, fertile en rebondissements, se passe dans des villes aussi diverses que Bagdad, Constantinople, Babylone et Paris. Entre autres. La vraisemblance n'a aucune importance dans cette odyssee qui se déroule dans la plus grande des fantaisies.

Conrad se débrouille comme il peut dans des situations aussi abracadabrantes les unes que les autres, plus malhonnête qu'il n'est permis, volontiers filou, calculateur comme il n'est pas permis. Pour mieux décrire le périple de son seigneur en pleine période de décadence, Döblin multiplie les tours de passe-passe, bouscule la chronologie, joue avec les périodes historiques. On s'en aperçoit rapidement, tout est bon à l'auteur pour décrire un monde sans morale dans lequel le cynisme est roi.

Le lecteur accepterait-il d'être mené en bateau dans une histoire sans queue ni tête si l'auteur qui la lui propose n'était pas magnifiquement doué pour la dérision et si, surtout, il n'était pas, cet auteur, un romancier parfaitement dédaigneux des contraintes et qui sait faire illusion? Ce qui ne signifie pas que, pour venir à bout de ce roman touffu, il ne faille pas oublier un tant soit peu le réalisme. En résumé, voilà un roman gigantesque, drôle, parfaitement outrancier, d'une veine comique irrésistible. Il n'a toutefois pas l'importance de *Berlin Alexanderplatz* dans l'œuvre de Döblin, l'un des romanciers qui comptent dans la littérature allemande d'avant la Deuxième Guerre mondiale.

Que retiendra la postérité de ces livres que Patrick Modiano publie à intervalles réguliers depuis près de quarante ans? Bien malin qui pourrait le prédire. À l'évidence toutefois, et dans un registre tout autre que celui de Döblin, Modiano réussit à séduire totalement avec des histoires dont la minceur est la caractéristique.

Dans le café de la jeunesse perdue nous ramène le Paris mythique cher à notre auteur. Si Döblin joue avec les époques et les civilisations, Modiano, lui, mêle souvenirs, rêves, évocations diverses pour recréer une fois de plus un Paris tout intérieur.

Quand on ouvre un roman de Modiano, on sait ce qu'on y trouvera. On croit savoir, en tout cas. On serait dans la position de converser avec un ami dont la voix et les travers nous sont connus. Il ne nous surprend plus, nous pouvons presque deviner le déroulement de l'histoire qu'il nous racontera, mais nous attendons ses rendez-vous.

De cette jeunesse «perdue», habituée d'un petit café de la rive gauche, Le Conde, nous ne saurons en réalité que peu de choses qui paraissent inédites. Louki est-elle à ce point attachante? Probablement pas. C'est le décor qui compte, les rues de Paris qu'on arpente et qui se prolongent dans la mémoire.

Des déambulations de cet ordre, répétitives et pourtant dotées d'une force incantatoire, on en redemande. Elles sont partie prenante de l'éternel retour qui meuble la mémoire. Le mystère de toute vie se trouve résumé et profondément évoqué dans un mince roman qui est de ceux dont on est sûr qu'on le relira dans un an ou deux.

Collaborateur du Devoir
VOYAGE BABYLONNIEN
 Alfred Döblin
 Gallimard, coll. «L'Imaginaire»
 Paris, 2007, 636 pages

DANS LE CAFÉ DE LA JEUNESSE PERDUE
 Patrick Modiano
 Gallimard
 Paris, 2007, 150 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Prions en l'Église

HUGUES CORRIVEAU

Quelle œuvre unique, sinon anachronique, que celle de Jean-Marc Fréchette! Il n'y a bien que Fernand Ouellette avec lui pour tenir ce pari de Dieu, pour en réclamer la présence avec une telle conviction. Le lyrisme religieux du poète tient un peu de la prière ancienne de nos églises d'enfance. La foi qui s'y déploie est d'une telle naïveté que le propos en devient presque lumineux, ouvrant la mémoire à nos plus profondes racines quand, déjà enfants, nous apprenions par cœur nos dévotions du soir, nos envolées du matin.

Le recueil s'ouvre comme une évocation du si beau film *Le Grand Silence* de Philip Gröning, tourné au monastère de la Grande Chartreuse près de Grenoble, prenant à témoin les hommes de prières: «Les manches des moines / Sont remplies de globes et d'oiseaux. / Ils voyagent dans la Judée bleue de Marie. / Les branches sont pleines de voix / Qui se perdent en d'autres pays.» Le ton est déjà porteur de cette mélodie qui force le passage vers la croyance aveugle. On croirait saint François d'Assise tout proche, prêt à faire chanter les volatiles.

Le but de Fréchette n'est pas de remettre en question quelque historiette que ce soit. L'innoculée-Conception est donnée pour réelle dans le poème *Anneau: «Gabriel / A une tunique rose bordée de pampres d'or // [...] Il touche terre, prince hanté de Promesses, / Et entre dans la maison de Marie, bouleversant / Le pays entier. // Ô Trinité / Dans l'attente la plus aiguë!»* Avouons que ce n'est pas peu! Et ce ton perdure tout du long, avec cette même grâce dans les images, fidèle à ce lyrisme qui accentue plus encore l'adoration sous-jacente.

Exaltation mystique

On traverse ainsi le monde du Christ, depuis l'annonce de sa naissance jusqu'à l'Épiphanie: «Les Mages ont traversé mon pays. / Le chant errait sur les plateaux de Jessé // Marie reçoit les Mages en sa maison. / Le Seigneur est un enfant couché / Sur la paille sèche. / Joseph voit les anges miroiter / Autour de Bethléem.» Et voici la résurrection, à l'aube de Pâques, au moment où «Les tremblantes femmes / [qui] vont au sépulcre / Chargées d'aromates // Découvrent le roc / Grand ouvert / Et l'ange éblouissant.»

À travers ces paroles votives qui montent jusqu'au Seigneur tant aimé, l'auteur avoue: «D'instinct en instant les membres de mon Dieu / Se recréent. Je suis neuf en Lui / Comme la coupe de la rose trémière.» L'exaltation mystique trouve ainsi quelque sommet pour s'épanouir. Nous sommes devant cela un peu pantois, sinon d'admiration, du moins d'étonnement. S'il est vrai que «la terre [est] un globe de larmes», il faut savoir aussi que «le silence est un globe pur», ce qui présuppose une lente méditation monacale pour qu'advienne la grâce de croire.

On ne saurait que reconnaître la perfection méticuleuse de cette écriture proche de l'oraison, car il y a dans les livres de Jean-Marc Fréchette une telle fidélité au rythme et à la manière religieuse que s'impose vraiment un ton à nul autre pareil.

Collaborateur du Devoir
EN AMONT DU SEIGNEUR
 Jean-Marc Fréchette
 Éditions du Noroit
 Montréal, 2007, 80 pages

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
 Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile
 514-522-8848 1-888-522-8848
 4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
 bonheurdoccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

ARCHAMBAULT
 Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 11 au 17 décembre 2007

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 SANS RIEN NI PERSONNE Marie Laberge (Boréal)	1 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
2 HÉLÈNE DE CHAMPLAIN T. 3 Nicole Fyfe Martel (Hurtubise HMH)	2 MISSION ANTARCTIQUE Jean Lemire (La Presse)
3 LA RÉVEUSE D'OSTENDE Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)	3 PATRICK ROY, LE GUERRIER Michel Roy (Libre Expression)
4 CHAGRIN D'ÉCOLE Daniel Pennac (Gallimard)	4 LE GUIDE DU VIN 2008 Michel Phaneuf (De l'Homme)
5 DANS LES ACCOUCHEUSES T. 1 : LA FIERTÉ Anne-Marie Scotto (MLB)	5 LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
6 LA SEUR DE JUDITH Lisa Tremblay (Boréal)	6 JE M'APPELLE MARIE Christian Tétreault (De l'Homme)
7 LA TRAVERSÉE DU CONTINENT Michel Tremblay (Leméac)	7 METS-LE AU 3 Louis-José Houde (Groupe Phaneuf)
8 MILLE SOLEILS SPLENDIDES Khaled Hosseini (Belfond)	8 LE GUIDE DE L'AUTO 2008 Denis Duquet (Trécarré)
9 NOUS, LES DIEUX T. 3 : LE MYSTÈRE... Bernard Werber (Albin Michel)	9 ENTRE CUISINE ET QUINQUALLÈRE Stéfano Faita (Trécarré)
10 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T. 11 Anne Robillard (De Mortagne)	10 100 MEILLEURS VINS À MOINS DE 20\$ Jean Aubry (Transcontinental)

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
 vous donne rendez-vous aux

Midis littéraires
 de la Grande Bibliothèque

Rencontre avec l'écrivaine Denise Desautels
 animée par Aline Apostolska

Denise Desautels, poète, auteure d'une vingtaine de recueils de poésie et de récits. Elle a de plus collaboré à une quinzaine de livres d'artistes.

Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque, une série de conversations avec des écrivains d'ici et d'ailleurs.

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
 le jeudi 10 janvier 2008
 de 12 h 30 à 14 h

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
 Métro Berri-UQAM
 Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028
 Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles
 www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales Québec

JEUNESSE

1 HARRY POTTER ET LES RELIQUES... J.K. Rowling (Gallimard)	1 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
2 JOURNAL D'ARJELIE LAFRAMME T. 4 India Desjardins (Intouchables)	2 NEXT Michael Crichton (Harper Collins)
3 À LA CROISÉE DES MONDES Philip Pullman (Gallimard)	3 SLASH Anthony Bozza (Harper Collins)
4 NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	4 THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC Daniel J. Levitin (Plume)
5 LE DICO DES FILLES 2008 Dominique Alice Rouyer (Fleurbaey)	5 THE BANCROFT STRATEGY Robert Ludlum (St. Martin's Press)
6 KID PADOLE T. 11 : LA MONNE QUI PUE... Midiem (Dupuis)	6 GENESIS : CHAPTER AND VERSE T. Banks / P. Collins (McArthur & Company)
7 LA FABLEUSE ENTRAÎNEUSE Dominique Demers (Québec Amérique)	7 WORLD WITHOUT END Ken Follet (Dutton Books)
8 LOUI T. 4 Julien Neel (Génat)	8 THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
9 AU-DELÀ DE L'UNIVERS T. 6 Alexandra Larochelle (Trécarré)	9 THE INNOCENT MAN John Grisham (Dell)
10 DÉLIRONS AVEC LÉON T. 5 Annie Grovée (Courte Échelle)	10 THE PILLARS OF THE EARTH Ken Follet (Dutton)

carte-cadeau

ARCHAMBAULT

Du plaisir à la carte

CULTURE

MUSIQUE

L'enfant qui n'a pas su grandir

Une biographie romancée d'André Mathieu

CHRISTOPHE HUSS

Avec *Le Portrait d'André Mathieu*, la journaliste et romancière Hélène de Billy marche sur des œufs: comment donner de la consistance à un récit qui ne peut se revendiquer biographique, faute d'éléments tangibles suffisants?

Un roman de plus. Un roman dans l'air du temps pour André Mathieu, cette figure québécoise à laquelle personne ne s'est intéressé entre 1976 et la parution de l'enregistrement du *Concerto de Québec* par Alain Lefèvre en 2003.

Il va bientôt y avoir un film, réalisé par Luc Dionne. Alors, ce «thriller romantique» nous arrive-t-il avant une pièce de théâtre, des avis favorables de la Commission de toponymie pour porter de six à soixante le nombre des rues et avenues qui le rappellent à notre souvenir, voire — qui sait? — un hommage des Têtes à claques, bricolant une saynète sur un pianiste poivrot?

À la page des remerciements, un nom brille par son absence: celui d'Alain Lefèvre. Le pianiste a consacré plus de deux décennies à rassembler tous les documents possibles sur André Mathieu. Il les a mis à la disposition de Luc Dionne pour le scénario de son film et de George Nicholson, qui est en train de rédiger la «biographie officielle» de Mathieu. On peut subodorer que les Éditions La Presse, qui ont dû se passer de ces archives et ont choisi avec Hélène de Billy la voie d'une «œuvre de fiction», ne seront pas les éditeurs de la fameuse «biographie officielle» qui verra le jour en même temps que le film, dans dix-huit mois.



ARCHIVES LE DEVOIR

Un autre «visage» d'André Mathieu



André Mathieu en jeune prodige virtuose

ARCHIVES LE DEVOIR

Il y a déjà eu une saga biographique sur Mathieu. Publiée en 1976 (lors de la précédente vague d'intérêt pour le compositeur) par les Éditions Héritage, elle était l'œuvre de Joseph Rudel-Tessier et reposait largement sur les archives de la mère du compositeur. Voici un ouvrage plus au goût du jour. Dans le genre, il faut avouer qu'Hélène de Billy se débrouille bien, notamment dans les à-côtés, des descriptions du milieu artistique de l'après-guerre.

Le récit est raconté, en 1979, par un personnage fictif, Aimé Laliberté, nom prédestiné pour un présumé fils illégitime d'un compositeur enchaîné (à ses parents, à un milieu, à un pays). Cet Aimé cherche à savoir qui est son père et l'interpelle en l'appelant «vieux». C'est parfois pénible. Aimé recherche aussi un tableau, le portrait d'André Mathieu de Léo Ayotte. Il le retrouve catalogué sous le titre de *Portrait d'un homme* au musée de Chicoutimi.

Ébauche de portrait

L'astuce narrative permet à la fois de remplir des pages et de brasser divers éléments, pas for-

cément dans l'ordre. On sent que l'ensemble est nourri par des recherches et qu'Hélène de Billy a quelques idées sur le personnage et son entourage. Le livre est en fait la mise en scène de ces idées. Sur son père, Rodolphe Mathieu: «On ne bat pas son père impunément. Comme un poison dont l'effet se fait sentir lentement, ton exploit finira par te peser, par te consumer.» Sur sa mère: «Minou exerce son emprise sur ton esprit. Ayant décidé avant même ta naissance que tu serais un être d'exception, elle t'invente un peu plus chaque jour. Si tu l'écoutais, tu ne grandirais jamais. D'ailleurs, elle n'a jamais cessé de mentir sur ton âge.» Sur le Québec: «Tu n'avais pas réussi à réparer notre impuissance. Nous n'allions pas te le pardonner.» Tout cela forme une ébauche, une suite d'esquisses.

Pistes et mystères

Dans les hypothèses et jeux de pistes instillés subrepticement (dont celle de Mathieu qui serait lui-même un fils illégitime), il y a quelques idées intéressantes, plus ou moins discutables. Par exemple, que l'engouement de Paris pour l'enfant prodige aurait aussi été le fait des organes de presse de droite, qui avaient pris Mathieu comme modèle du «petit chrétien», par opposition aux «petits Juifs, favorisés par la précocité de leur race».

Plus discutable, cette appréciation d'Aimé sur l'année 1946: «musicalement tu as atteint une maturité qui ne peut que te servir». Est-ce vraiment sûr? Mathieu n'est-il pas le prototype de l'en-

fant auquel on a volé son enfance et qui n'a pas réussi son passage à la vie d'adulte?

On est là dans le cœur du mystère et au centre de ce qu'Hélène de Billy étudie totalement: il est relativement facile d'en tartiner long sur le jeune prodige et sur le «has been» soulon des pianothons, mais qu'y a-t-il entre les deux? Comment est-on passé de l'un à l'autre? Qui a empêché l'écllosion de Mathieu — sa mère, son père, les critiques, des collègues, les agents, les édiles? — et pourquoi? Pourquoi Mathieu a-t-il si peu grandi musicalement, restant un créateur de mélodies plus qu'un compositeur capable de développer une idée, de l'orchestrer?

André Mathieu est un emmental: appréciable fromage avec des trous. Ici, les trous sont très gros. Les quelques insinuations sur un engagement politique favorable à la droite dure ne dispensent pas d'une véritable étude sur la position de Mathieu par rapport à son pays et à son art, et en retour, de l'attitude de ceux qui régentaient ces sujets vis-à-vis du compositeur. C'est à George Nicholson que revient la mission de faire la lumière.

Le livre d'Hélène de Billy est un divertissement habilement ficelé... en attendant.

Collaborateur du Devoir

LE PORTRAIT D'ANDRÉ MATHIEU

Hélène de Billy
Éditions La Presse
Montréal, 2007, 254 pages

MÉDIAS

La fiction, entre la télé et Internet

PAUL CAUCHON

Depuis quelques jours, Radio-Canada nous inonde de publicités sur la nouvelle série *Les Laviguer*. L'enjeu est considérable: dans le contexte de l'émiettement de l'auditoire, il faut quasiment aller chercher les téléspectateurs l'un après l'autre, en les tenant par la main.

TQS a déjà deux nouvelles comédies en banque, prêtes à être diffusées cet hiver, en plus de *Bob Gratton*, mais on ne sait même pas si le signal de la chaîne sera toujours actif ce printemps!

Pour sa part, TVA diffusera dans quelques semaines deux séries fortes, *Le Négociateur* et *Nos étés*, mais celles-ci prendront fin ce printemps. La chaîne se plaint depuis deux ans, sur toutes les tribunes, de la difficulté de financer des séries dramatiques importantes.

Il reste Radio-Canada pour tenir le fort. Soutenue par les fonds publics, elle continue d'investir dans la fiction avec, cet hiver, *Tout sur moi*, *Casino*, la suite de *René*, *Les Étoiles filantes*, et d'autres projets sont en chantier pour l'année prochaine.

Non seulement les séries dramatiques coûtent cher, mais leur audience a tendance à se tasser. Lorsqu'on regarde, semaine après semaine, la liste des dix émissions les plus écoutées au Québec depuis septembre, on constate que ce ne sont pas les fictions qui dominaient.

Les Boys de Radio-Canada se retrouvent régulièrement dans la liste, plutôt entre la cinquième et la dixième position d'ailleurs, tout comme *Annie et ses hommes* à TVA. Mais les émissions les plus populaires étaient *Le Banquier*, *Occupation double*, *Tout le monde en parle*, *Dieu merci*, de gros shows comme le Gala de l'ADISQ ou, plus récemment, les adieux de Céline Dion à Las Vegas.

La créativité et le renouvellement de l'auditoire viendront-ils d'Internet?

Aux États-Unis, le projet *Quarterlife* a fait sensation ces dernières semaines. Il s'agit d'une série totalement novatrice, lancée par deux producteurs et scénaristes connus à Hollywood, qui raconte le quotidien d'une jeune femme dans la vingtaine.

Quarterlife comporte 36 épisodes de huit minutes chacun, filmés de façon très professionnelle et mis en ligne sur le site *Quarterlife* deux fois par semaine. La série est également diffusée sur MySpace, YouTube et Facebook.

On y joue sur plusieurs niveaux de réalité. Ainsi, l'héroïne tient un blogue dans la série et *Quarterlife* est appuyée par un ensemble d'outils permettant aux internautes de «bloguer» entre eux, de se rencontrer, de communiquer avec les personnages, et ainsi de suite.

Quarterlife a fait sensation d'abord parce que c'est la première vraie série créée sur Internet qui offre une «qualité télévisuelle», mais aussi parce que NBC l'a achetée pour la remonter en épisodes d'une heure à partir de février.

De là à dire qu'Internet pourrait sauver les fictions à la télévision, il y a un pas que certains ont franchi un peu vite. Mais il est certain que l'industrie télévisuelle est entrée dans une phase exploratoire, où Internet jouera un rôle grandissant.

Au Québec, un groupe de créateurs a fait parler de lui cet automne en créant exclusivement sur Internet *Le Cas Roberge*, sorte de mini-télé-réalité ironique mettant en vedette le comédien Benoît Robert et ses amis. Aucun réseau de télévision ne s'y est intéressé, mais la productrice Nicole Robert en fera un long métrage cet été.

Pour sa part, Quebecor a lancé en décembre Canoe.tv, un nouveau portail vidéo qui regroupe les rares émissions du groupe libérées de droits (par exemple les entrevues de Denis Lévesque sur LCN) et donne accès à des émissions anglophones, dont, curieusement, plusieurs séries de CBC.

Toutefois, le grand patron de Quebecor, Pierre Karl Péladéau, a promis d'investir dans la production d'une cinquantaine de nouvelles émissions exclusives au Web, lesquelles seront diffusées sur ce portail. On ignore encore quelles seront ces émissions et quelle sera la part des émissions dramatiques par rapport, par exemple, aux magazines ou aux documentaires.

Le Devoir



La page d'accueil de Quarterlife sur YouTube

SOURCE YOUTUBE

Le Théâtre il va sans dire présente

LE FOU DE DIEU

TEXTE
Stéphane Brulotte

MISE EN SCÈNE
Marc Beland

COLLABORATEURS
Michel Smith, Jonas V. Bouchard, Genevieve Lizotte,
Nicolas Ricard, Nathalie Godbout, Guy Côté,
Guy-Alexandre Morand

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Dominic Champagne

COMÉDIENS
Benoit McGinnis
Jacques Baril
Julie Castonguay
Lise Roy

THÉÂTRE
IL VA SANS DIRE
www.ivsd.org

Du 22 janvier au 16 février 2008
Du mardi au samedi à 20 h
en collaboration avec La Place des Arts

Cinquième Salle Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

DANSE
DANSE

SUITES CRUELLES

UNE NOUVELLE CRÉATION DE
HÉLÈNE BLACKBURN

24, 25, 26 JAN. 2008

Billetterie: 514 907 6919
ADMISSION: 514 790 1245

SAISON 2007
2008

ET SI POUR SE RETROUVER DANS LE PLAISIR,
IL FALLAIT NECESSAIREMENT SE PERDRE
DANS LA DOULEUR...

CAS PUBLIC

Billets à partir de 20 \$
DANSE DANSE.NET



GIOCONDA BARBUTO
EMILY MOLNAR
MICHAEL SLOBODIAN
LIFELINES

16 AU 19 JANVIER 2008



CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTES: GIOCONDA BARBUTO, EMILY MOLNAR
COLLABORATEURS: LINDA CHOW, MICHEL DRAPEAU, ELENI KARANDROU
PIERRE LAVOIE, GORDON MONAHAN, LIZ VANDAL

EN COPRODUCTION AVEC L'AGORA DE LA DANSE
PAROLE DE CHORÉGRAPHE (EN ANGLAIS)...17 JANVIER

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE 514 525.1500
ADMISSION 514 790.1245

PHOTO: MICHAEL SLOBODIAN

LE DEVOIR

CULTURE

THÉÂTRE

Prêt à tout...

Évelyne de la Chenelière et Daniel Brière proposent un troisième opus commun à l'Espace libre

MICHEL BÉLAIR

Au Nouveau Théâtre expérimental (NTE), on a développé au fil des années une relation plutôt étrange aux titres de spectacles; *Mahabarrata*, par exemple, la production qui clôturait la dernière saison de la compagnie, devait au départ porter le titre de *Rêves d'enfant* et parler de ces inqualifiables extraterrestres que nous côtoyons tous les jours dans nos chaumières...

Alors, au moment où je me suis pointé à l'ancienne caserne de pompiers, rue Fullum, un lendemain de tempête tout juste avant la période des Fêtes, rien ne garantissait que ce *Plan américain*, qui prend l'affiche cette semaine, allait correspondre à ce que l'on entend habituellement par «plan américain». Aussi bien être prêt à tout...

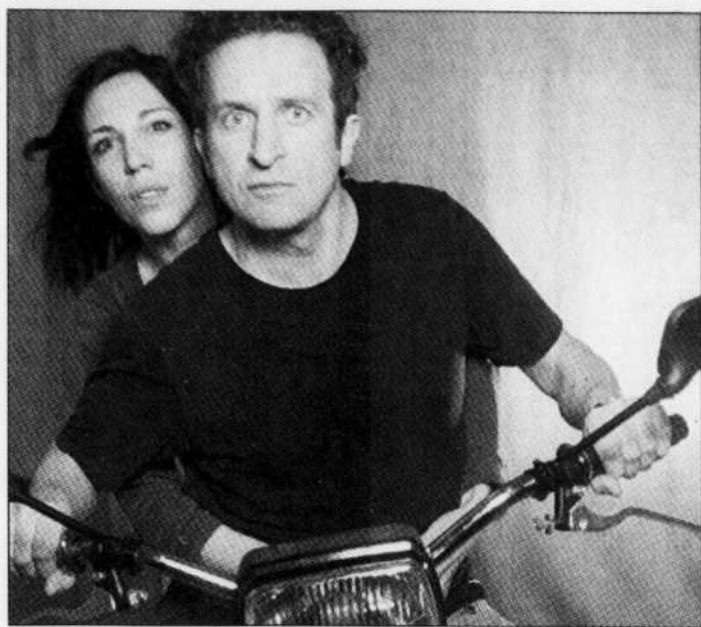
Pièce à tableaux

C'est Évelyne de la Chenelière qui me rassure, en souriant de partout de cette enrobante façon qu'elle a de vouloir vous mettre en confiance...

«Un plan américain, oui, c'est rapport à l'image, à la photo, au procédé photographique. Au lien que l'on peut tracer entre la réalité et l'image, aussi; à l'idée, à l'image que l'on se fait de la réalité... et que la réalité se fait de nous... C'est la première définition et elle est bien présente dans le spectacle puisque c'est en nous appuyant sur cela, en nous inspirant, plutôt, de la multiplicité des procédés photographiques menant à la mise en images, que nous avons bâti notre mise en scène... Puis, il y a l'autre sens aussi de l'expression «plan américain», qui fait surgir des images de conformité, de grands ensembles et de larges consensus; et ça aussi c'est une des choses sur lesquelles on veut braquer le projecteur dans ce spectacle.»

Daniel Brière saisit la balle au bond et souligne que la remise en question des formes et des consensus est l'une des raisons de l'existence même du NTE et que c'est encore ce que propose *Plan américain*, qu'il a écrit et mis en scène avec sa compagne, Évelyne de la Chenelière. «Nous aimons bien remettre le théâtre en question parce que c'est aussi une façon efficace de remettre la réalité en question. Tous les personnages de la pièce, par exemple, sont projetés dans leurs rapports à l'image. En particulier les deux personnages principaux du frère et de la sœur que nous incarnons Évelyne et moi, qui sont à la recherche du sens de la vie: leur quête, c'est un peu le fil de l'histoire sur lequel nous nous proposons de tirer avec les spectateurs. Qui eux aussi sont en quête de sens, qui ne demandent qu'à se sentir plus vivants encore, plus vibrants... Bref, c'est une comédie satirique, un regard amusé sur notre époque.»

Is ajouteront aussi que *Plan américain* est une pièce à tableaux à l'écriture parfois poétique, qui met en relief une dynamique familiale peu conventionnelle. Bon. Voilà qui précise un peu plus le projet.



Daniel Brière et Évelyne de la Chenelière sont frère et sœur dans leur dernière création, *Plan américain*.

Soulignons aussi que c'est la troisième fois qu'Évelyne de la Chenelière et Daniel Brière osent en fait proposer une relation de couple sur scène, eux qui en vivent une hors scène. Ce qui doit quand même être assez spécial, avouons-le. Surtout quand on écrit le texte à deux d'une pièce dont on signe la mise en scène à deux, et dans laquelle on joue aussi tous les deux... Après *Henri et Margaux* puis *Nicht retour, Mademoiselle, Plan américain* nous les montrera cette fois-ci tous deux dans la peau d'un frère et d'une sœur...

De plus en plus vigilants

«Ce serait incohérent pour nous de ne pas nous plonger dans ce genre d'exercice, au moins une fois tous les trois ans, explique la grande Évelyne. Incohérent de ne pas nous y investir jusqu'au bout.»

Mais comment peut-on assumer en même temps les trois niveaux d'implication? C'est Brière qui répond cette fois.

«Il y a comme une hiérarchie qui se place toute seule, et d'abord le fait que la responsabilité globale du spectacle enlève beaucoup de stress au fait de jouer, par exemple. Je ne dénigre absolument pas le merveilleux métier de comédien, mais cela découle directement de la méthode de travail de Jean-Pierre Ronfard et Robert Gravel, qui avaient l'habitude de créer ce qu'ils appelaient des «comités», formés de comédiens qui étaient aussi responsables de tel ou tel aspect du spectacle. Nous avons goûté à cette façon de travailler qui dédramatise considérablement le fait de jouer tout en insufflant constamment une sorte d'idée d'ensemble du spectacle à chacune de ses composantes. Mais il est clair que ça engendre aussi des moments assez particuliers, comme, par exemple, lorsque je dirige Évelyne et que je sens l'auteur du texte dans sa façon de donner les répliques...»

Évelyne poursuit, elle, en disant

que, depuis sa première version finale en juin, le texte a beaucoup bougé.

«Depuis deux jours, nous répétons une nouvelle fin: la quatrième! Mais je suis de plus en plus exigeante, de plus en plus difficile à contenter. De plus en plus vigilante aussi: comment se renouveler, comment aller «ailleurs» en restant authentique? J'aime bien sentir que je raconte d'une autre façon. Chercher ailleurs des choses nouvelles. Dans l'écriture. Dans l'espace de jeu aussi... Et nous aurons à peine deux jours pour enchaîner le tout au retour des vacances: j'ai déjà hâte de revoir le monde! Surtout que nous avons la chance d'avoir avec nous ces deux comédiens exceptionnels que sont Anne-Marie Cadieux et Normand D'Amour. Pour Anne-Marie, c'est même une première au NTE et je suis particulièrement fière du fait qu'elle ait accepté de travailler avec nous.»

L'auteur des *Fraises en janvier*, d'*Aphrodite 04*, de *L'Éblouissement du chevreuil*, de *Bashir Lazhar*, de *L'Héritage de Darwin* et d'une foule de textes le plus souvent fort différents les uns des autres dira aussi que ce *Plan américain* est «probablement un texte moins gentil» que les deux premiers qu'elle a écrits avec Brière: «La conception s'est faite de façon semblable, mais ici, comment dire... le spectacle est plus cérébral. L'ambiance va surprendre, je crois»...

On ne demande que cela, madame...

Le Devoir

PLAN AMÉRICAIN

Texte et mise en scène: Évelyne de la Chenelière et Benoit Brière. Avec Évelyne de la Chenelière, Anne-Marie Cadieux, Normand D'Amour et Benoit Brière. Une production du NTE à l'affiche de l'Espace libre du 9 janvier au 2 février.

Hantée par les mondes parallèles de John Mighton...

MICHEL BÉLAIR

C'est à la suite d'une histoire d'amour qu'Arianna Bardesono est passée par la Nouvelle-Écosse, plus précisément par Halifax, et par le théâtre de marionnettes du Mermaid Theatre avant d'aboutir à la National Theatre School of Canada, rue Saint-Denis, à Montréal. A peine quelques années plus tard, voilà maintenant qu'elle signe (en français bien sûr) le troisième spectacle de la saison d'itinérance du Quat'Sous, *Les Mondes possibles* de John Mighton (voir www.quat-sous.com/0708/html). Beaucoup de chemin parcouru en peu de temps pour cette jeune metteuse en scène d'origine italienne que la rumeur dit bourrée de talent.

J'ai eu le plaisir de la rencontrer à quelques jours de Noël, dans le petit café à l'étage du Prospero...

Une enquête

Avant même de parler du thématique-dramaturge qu'est John Mighton, il est difficile de ne pas demander à la jeune femme de m'expliquer pourquoi elle a fait l'École nationale en anglais alors qu'elle se débrouille beaucoup plus que fort bien en français...

«C'est un simple concours de circonstances qui m'a menée là: je ne savais même pas que l'École avait un volet francophone puisque ce sont mes copins du Mermaid qui m'en ont parlé. Je ne savais d'ailleurs même pas que l'École existait et, quand je l'ai su, j'ai tout de suite voulu m'y inscrire; ce n'est qu'une fois ici que j'en ai constaté la richesse... et que l'on a accepté de me laisser faire la dernière étape de ma formation en français. Je travaille dans les deux langues, mais j'avoue avoir plus d'affinités avec la façon de travailler plus européenne des francophones...»

C'est dit! Et là-dessus, nous passons à Mighton. Un personnage fascinant, un mathématicien ontarien qui a aussi enseigné la philosophie, qui s'amuse ici à faire référence aux théories de la physique quantique et dont tous les directeurs de théâtre anglophones de la planète s'arrachent les pièces, après Robert Lepage qui lui a fait un film, on le sait, du texte que monte Arianna Bardesono au Prospero. C'est elle qui poursuit.

«Les Mondes possibles est une pièce «anormale», impossible. C'est à la fois un thriller, un roman d'amour et une histoire de science-fiction! Cela raconte en fait les vies parallèles dans lesquelles se voit plongé George, où il rencontre régulièrement une femme, Joyce: lui est conscient de passer d'un monde à l'autre; elle, non. Ajoutez à cela deux policiers qui enquêtent sur un meurtre et un docteur un peu étrange... et vous arrivez comme les personnages à vous demander qui est qui et ce qu'est la réalité... C'est une pièce métaphysique,

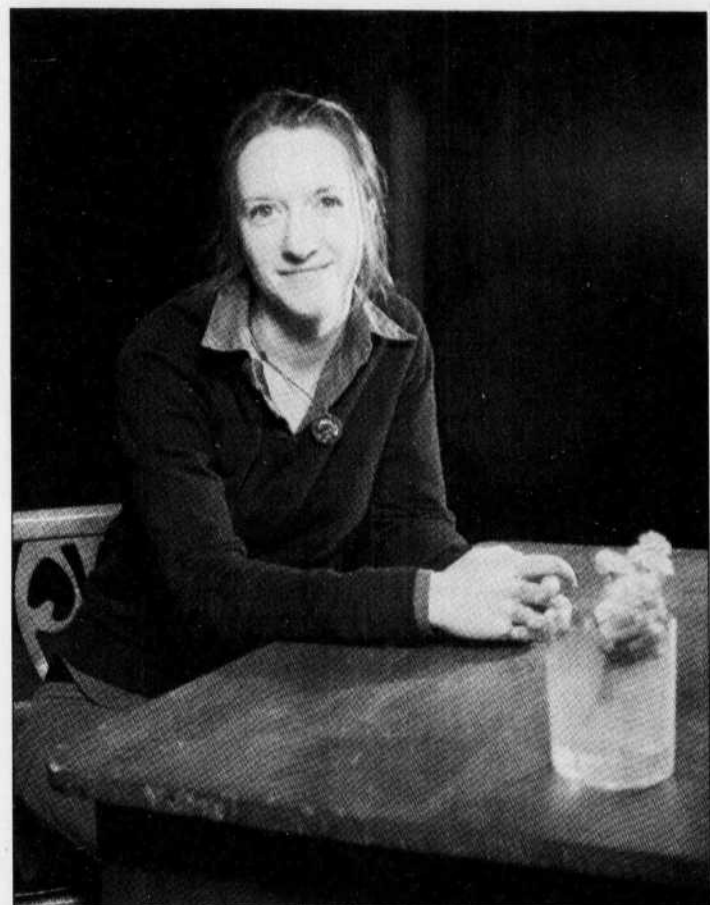
disons-le! Quand on en sort, on ne peut que se demander qui on est vraiment, si l'âme existe et s'il y a une vie après la mort. C'est un dérivé voyage à l'intérieur de l'âme et du cerveau humain. Un voyage dans ce que l'humain a de plus humain...»

Cette tendance à mêler science et théologie semble beaucoup stimuler Mighton qui, selon la metteuse en scène, «structure sa pièce comme une véritable enquête, un pur produit des mathématiques»; à Toronto, souligne-t-elle encore, on a monté la pièce comme un thriller... Cette enquête,

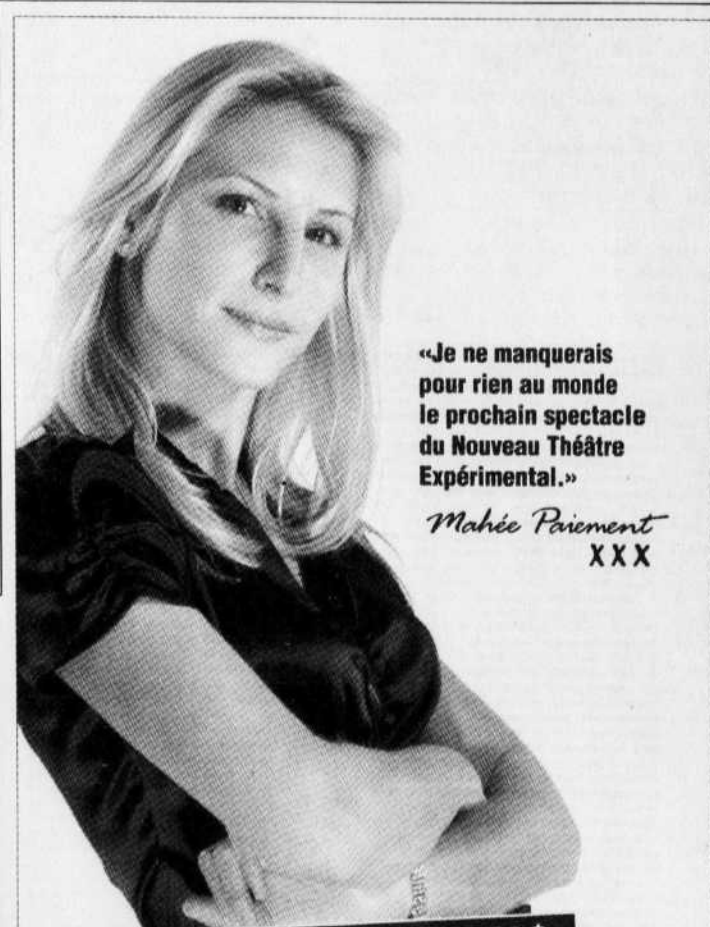
elle sera menée à plusieurs niveaux (entre autres par les policiers), et dans sa mise en scène Bardesono a été amenée à travailler sur la fluidité pour que le public s'y retrouve, dans ces passages constants d'un monde à l'autre, et qu'il continue à s'interroger à la sortie du spectacle.

Cette mise en relief de la fragmentation des êtres est du moins une fort belle façon d'entrer par la grande porte du devant. Bienvenue, Arianna Bardesono; on vous attendait.

Le Devoir



Arianna Bardesono signe le troisième spectacle de la saison d'itinérance du Quat'Sous, *Les Mondes possibles* de John Mighton.



«Je ne manquerais pour rien au monde le prochain spectacle du Nouveau Théâtre Expérimental.»

Mahée Poirment
XXX

Les mondes possibles

le petit quat'sous de poche #7 - 8 saison itinérante

ON JOUE AU [PROSPERO] !

du 8 janvier au 2 février 2008 Réservations : 514 845-7277

Texte JOHN MIGHTON Traduction Maryse Warda Une production du Théâtre de Quat'Sous

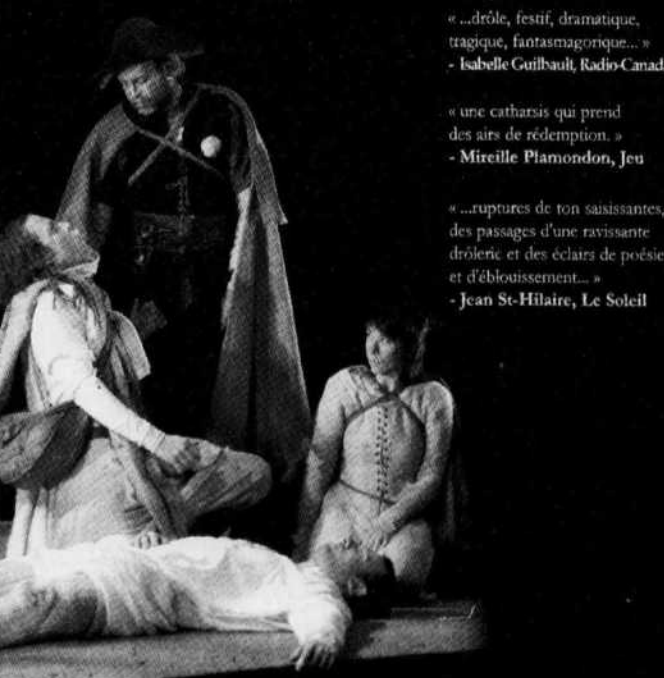
Mise en scène ARIANNA BARDESONO

Avec PAUL AHMARANI DENIS BERNARD PATRICE COQUEREAU, CATHERINE-AMÉLIE CÔTÉ et STEVE LAPLANTE

SANTIAGO

SUR LA ROUTE DE COMPOSTELLE

un texte de Hélène Botoulle mise en scène de Philippe Soubriès



«...drôle, festif, dramatique, tragique, fantasmagorique...»
- Isabelle Guilbault, Radio-Canada

«...une catharsis qui prend des airs de rédemption...»
- Mireille Plamondon, Jeu

«...ruptures de ton saisissantes, des passages d'une ravissante drôlerie et des éclats de poésie et d'éblouissement...»
- Jean St-Hilaire, Le Soleil

AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
DU 15 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2008
les mardis à 19h du mercredi au samedi à 20h et dimanche le 27 janvier à 15h

DISTRIBUTION FREDÉRIC BOURDARD, NORMAND POIRIER, PIERRE POTVIN, LUCIEN RATHO, MARIE-FRANCE TANGUY, MARIJOUR VAILLANCOURT ET RÉJEAN VALLE

CONCEPTION CHRISTIAN D'AMOUR, JÉRÔME DUBÉ, SIMÉON PASCAL BOUCHÉ, TIBÉRIUS SCHMITZ
PRODUCTION MARIJOUR VAILLANCOURT ET KYA TALBOT

114, rue d'aujourd'hui
1900, rue Saint-Denis, Montréal
Billetterie (514) 282-3900

PRÉVENTE 2 BILLETS POUR 30 \$
ACHÉTEZ VOS BILLETS AVANT LE 9 JANVIER, VALABLE
POUR LES REPRÉSENTATIONS DU 10 AU 17 JANVIER

LE PLAN AMÉRICAIN

COMÉDIE SATIRIQUE SUR LE SENS DE LA VIE PAR
Évelyne de la Chenelière ET Daniel Brière

AVEC
Daniel Brière, Anne-Marie Cadieux,
Normand D'Amour, Évelyne de la Chenelière

CONCEPTEURS
Danny Braün, Nicolas Descôteaux,
Colette Drouin, Catherine Gauthier,
Yves Labelle, Jean-François Landry,
Michel Ostaszewski

DU 9 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2008
à Espace Libre 1945 FULLUM, MÉTRO FRONTENAC
RÉSERVATIONS 514.521.4191

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre
Expérimental
www.nte.qc.ca

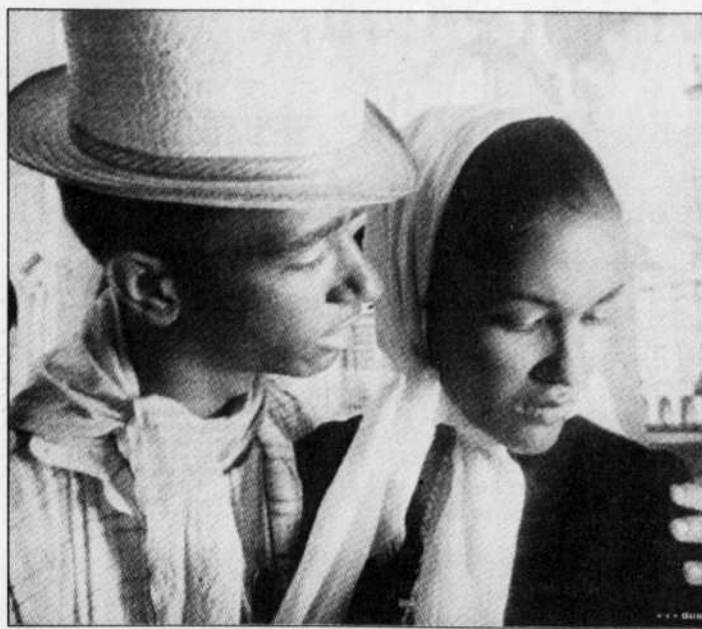
espace
LIBRE
LE DEVOIR

Cinéma



LE SCAPHANDRE ET LE PAPILLON
/ JULIAN SCHNABEL

PRÉSENTATION
À L'AFFICHE



Soy Cuba, réalisé en 1964, est un vrai ovni politique doublé d'un chef-d'œuvre de maîtrise cinématographique.

Un œuf lancé du haut d'une tour...

SOY CUBA

Réalisation: Mikhaïl Kalatozov.
Scénario: Enrique Pineda Barnet, Yevgeniu Yevtushenko. Avec Luz María Collazo, José Gallardo, Raúl García, Sergio Corrieri, Jean Bouise, Celia Rodríguez, Images: Sergéï Urusevsky. Musique: Carlos Faribias. Monteur: N. Glagoleva. V.o. espagnole, s.-t. français. Russie-Cuba (1964). Suivi du documentaire *Le Mammoth sibérien*. Réalisation: Vicente Ferraz et Isabel Martínez Artavia. (v.o. espagnole et portugaise, s.-t. français, 2005). Au Cinéma du Parc, jusqu'au 7 janvier.

ODILE TREMBLAY

Soy Cuba est l'un de ces films-phénomènes ayant connu deux destins, l'un d'infamie, l'autre de triomphe. Première coproduction entre Cuba et l'Union soviétique, ce film en noir et blanc, qui appoist une esthétique réaliste soviétique sur les réalités cubaines, avait été un échec cuisant en 1964, tant à Cuba (où la population ne se reconnaissait guère dans le ton héroïque, jugé pompeux) qu'à Moscou (où les segments olé olé de la période américaine choquaient les Russes). Ce qui devait être un hymne au communisme et à la révolution lancé sur la planète s'écrasa comme un œuf lancé du haut d'une tour.

Au début des années 60, alors que la révolution cubaine fleurissait dans l'allégresse, une équipe soviétique dirigée par Mikhaïl Kalatozov (le cinéaste de *Quand passent les cigognes*) était venue tourner ce film de propagande sur l'île de Fidel. Deux ans et demi de tournage avec une histoire en quatre segments (sur une prostituée, un paysan exploité, un étudiant révolté et un guérillero), démarré au temps où La Havane était le bordel de l'Amérique et se poursuivait jusqu'à la révolution des barbous.

A l'arrivée en salle, c'est le bide.

Ce n'est qu'en 1992, au Festival de Telluride, que le film, admiré par Scorsese et Coppola, puis dûment restauré, connut une seconde vie et un accueil critique enthousiaste.

Rarement montré ici, *Soy Cuba* mérite qu'on se précipite à sa rencontre. Ne serait-ce qu'afin d'admirer les images spectaculaires de Sergéï Urusevsky, ses incroyables plans-séquences, ses cadrages prodigieux, ses scènes d'anthologie (l'ouverture dans les quartiers pauvres, la scène de l'enterrement d'un étudiant assassiné, la descente des étages d'un hôtel avec plongée dans une piscine remplie de starlettes, etc.). La virtuosité technique, qui n'est pas sans rappeler la patte d'Eisenstein, au dire de certains trop présente et écrasant le propos du film, constitue une source d'éblouissement.

Ceux qui connaissent La Havane la redécouvrent en ses heures de gloire

Ceux qui connaissent La Havane la redécouvrent en ses heures de gloire, sans les édifices délabrés, sans le désenchantement. Le tout sur fond de message de propagande avec souffle épique révolutionnaire. «*Hallucination d'inspiration soviétique*», comme le constatait avec justesse un journaliste du *Monde*, deux sensibilités nationales s'y superposent sans se comprendre, d'où la réception houleuse des années 60. Vrai ovni politique doublé d'un chef-d'œuvre de maîtrise cinématographique. Bref, un *must!*

Le film est présenté en programme double avec le documentaire (très instructif et éclairant) *Le Mammoth sibérien*, des Brésiliens Vicente Ferraz et Isabel Martínez Artavia. Ils ont retrouvé des artisans du film et remonté le cours de cette saga d'un classique hué, retrouvé, loué des décennies après sa sortie. Car, par-delà ce portrait de la révolution cubaine, c'est l'histoire de la guerre froide et des liens entre l'Union soviétique et la patrie de Castro qui s'y redessine, en rouvrant à pleines images d'anthologie et à plein commentaire pur soviétique un vrai pan d'histoire.

Le Devoir

Explorer le passé pour révéler les horreurs du présent

ANDRÉ LAVOIE

L'idéologie nazie n'est-elle aujourd'hui qu'un drapeau agité par une bande de fanatiques racistes cultivant le culte d'Adolf Hitler? Et si elle faisait encore partie de notre époque, qu'elle étendait ses tentacules dans les diverses sphères de la société, et tout particulièrement dans les entreprises?

Cette perspective, ni farfelue ni paranoïaque, donne froid dans le dos. Elle est pourtant la pierre d'assise du film de Nicolas Klotz, *La Question humaine*, d'après un roman de l'écrivain belge François Emmanuel et adapté par Elisabeth Perceval, une collaboratrice de longue date du réalisateur (*La Nuit sacrée*, *Paria*, *La Blessure*). Le tandem était de passage au Festival du nouveau cinéma l'automne dernier pour présenter ce film mettant en vedette Mathieu Amalric, dans une autre interprétation intense et étonnante, mais à mille lieues de celle que l'on peut admirer en ce moment dans *Le Scaphandre et le Papillon*.

Un lien gênant

Dans cette radiographie implacable sur l'univers des grandes compagnies et des secrets morbides qui les rongent, Amalric interprète Simon, un psychologue zélé et efficace, chargé d'enquêter sur la santé mentale de son patron (énigmatique Michael Lonsdale). Ce qu'il va découvrir dépasse le drame personnel d'un homme à l'équilibre chancelant: il aura entre les mains une note technique datée de 1942, symbole de la folie meurtrière nazie et page d'histoire qui ne semble jamais vouloir s'effacer, et surtout pas dans l'esprit de plus en plus tourmenté de Simon.

En établissant un lien entre le nazisme et le capitalisme, Nicolas Klotz n'a-t-il pas l'impression d'agiter une thèse provocatrice? Le cinéaste s'en défend bien. «*Une thèse, ça ne suffit pas à faire un film*, souligne-t-il. *Beaucoup d'historiens et de philosophes ont travaillé sur ces questions depuis les années 1930.* » Lors de la parution du roman en 2000, poursuit Elisabeth Perceval, ce fut une brève polémique, surtout pour ceux qui s'étaient émus des liens entre le processus de destruction des juifs dans les camps nazis et les normes de fonctionnement du capitalisme moderne. Certains veulent isoler cet événement, la Shoah, du parcours de notre histoire et le réduire à une sorte de concept du mal absolu. Mais la civilisation industrielle est intimement liée, organiquement liée, aux événements de l'histoire.

Dans *La Question humaine*, le passé ressemble à des fantômes menaçants alors que le film baigne dans une atmosphère à la fois lourde et aseptisée, collée à notre époque et quasi immatérielle tant les personnages semblent parfois en état d'apesanteur. Ce climat n'est d'ailleurs pas fortuit. «*Nous voulions trouver une forme cinématographique pour représenter le contemporain*, affirme Nicolas Klotz. *Et ce n'est pas 2006 ou 2007, c'est un bloc du présent, tiré des années 1930 jusqu'à aujourd'hui.* Dans ce bloc, il y a une grande porosité entre les événements, entre les systèmes, et Simon est pris dans cette lame de fond. Parce que c'est une lame de fond que la Shoah a introduite, tout comme ce que la société industrielle a provoqué



Le réalisateur de *La Question humaine*, Nicolas Klotz, en compagnie de sa scénariste, Elisabeth Perceval

au sein de l'humanité. La Shoah, c'est quand même un produit du monde industriel: ça ne tombe pas du ciel!

Parmi les vestiges encore visibles de ce lourd héritage imprégnant notre présent, et celui du film, il y a cette contamination du langage, dont l'une des formes se nomme le politiquement correct. À ce sujet, Elisabeth Perceval est intarissable. «*Jacques Derrida disait que le nazisme, c'est aussi le meurtre de la langue allemande. C'est important à noter parce que la domination d'une idéologie passe toujours par la transformation de la langue. Ça s'entend aujourd'hui à la radio, à la télévision, chez les présentateurs et les hommes politiques: ils ont tous un langage masqué. Cela crée une distorsion entre la réalité exprimée et les mots que l'on emploie pour parler de cette réalité. Par exemple, le terme "SDF", qui signifie sans domicile fixe, qu'est-ce que ça veut dire? Apparu depuis une quinzaine d'années, il masque une situation de détresse, de chômage. On utilise des termes techniques comme si les problèmes de l'humain étaient des problèmes techniques: quand des régions entières sont dévastées par le chômage, ce n'est pas la technique qui va arranger ça. C'est pourquoi *La Question humaine* parle aussi du langage comme moyen de propagande.* »

Le personnage de Simon, dont l'un des exploits fut la gestion d'un licenciement massif, semblait la personne toute désignée pour neutraliser un patron embarrassant. Sa rapacité pourrait être perçue comme une critique de la mentalité

parfois intraitable des jeunes cadres dynamiques, ces «golden boys» au sourire carnassier. Elisabeth Perceval nuance la perception que l'on pourrait avoir du film. «*Ce n'est pas tant une critique des "golden boys" qu'une critique du système qui forme une armée de "golden boys"*. Je n'ai pas de regard critique sur ces jeunes cadres qui, dans le film, sont tous de vrais cadres ou des étudiants de HEC.» Et qui ont joué le jeu de bonne grâce, précise Nicolas Klotz. «*Ces amoureux du libéralisme*, ajoute Perceval, sont pris dans un engrenage, dans une machine où la compétition est implacable. Je ne dirais pas qu'ils sont les victimes parce qu'ils sont aussi les exécuteurs de tout ça. En même temps, je crois que c'est le système qu'il est beaucoup plus intéressant d'examiner à travers ces formes-là.»

Le héros de *La Question humaine* ne risque davantage de les rebouter que de les séduire car, pour Nicolas Klotz, il s'agit d'évoquer à travers lui l'Histoire comme une forme d'enveloppement et de montrer un homme froid et neutre faisant «l'apprentissage de la douleur». Et non pas du succès à tout prix...

Le film prendra l'affiche à Montréal le vendredi 11 janvier.

Collaborateur du Devoir

L'HISTOIRE DES ALGONQUINS

LE PEUPLE INVISIBLE

« Un document fascinant... » Marc André Lussier, *La Presse*
« Une œuvre choquante mais essentielle. » Michel Dufay Voir
« Les images parlent et les mots frappent [...] un film bouleversant... »
Brigitte McCann, *Le Journal de Montréal*

UN FILM DE RICHARD DESJARDINS ET ROBERT MONDERIE
PRODUIT PAR COLETTE LOUMÈDE

WWW.DSF.CA/LEPEUPLEINVISIBLE L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA

PRÉSENTATION À L'AFFICHE

Précédé du court métrage KOKOM DÉMÉNAGE
un film des cinéastes algonquins Vince Papatie et Evelyn Papatie

CINÉMA Scabrics
2306, Beauchemin E. 721-8000

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

NOMINATION AUX GOLDEN GLOBE
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

FESTIVAL DE CANNES
PRIX DU JURY

« Un film capable de nous faire rêver, voyager, pleurer et hurler de rire dans la même séquence. Exaltant ! »
Le Parisien

PERSEPOLIS

D'APRÈS L'ŒUVRE ORIGINALE DE MARJANE SATRAPI

UN FILM DE MARJANE SATRAPI ET VINCENT PARONNAUD

AVEC CHIARA MASTROIANNI, CATHERINE DENEUVE ET DANIELLE DARRIEUX

metropole

AU CINÉMA LE 11 JANVIER

R-FILMS AMÉRIQUE présente

CANNES 2007
Quinzaine des Réalisateurs

« Thriller, étude de mœurs, exploration de pulsions, peinture de corps, exploration musicale, film d'espionnage, politique, historique, fantastique: LA QUESTION HUMAINE est tout cela à la fois. MAGISTRALEMENT ! » LE MONDE

« Ce n'est pas tous les jours qu'on voit des films aussi puissants (...) qui vous hantent longtemps après la projection. » INROCKUPTIBLES

« LA QUESTION HUMAINE propose une thèse violente: le libéralisme contemporain est l'enfant, génétique et généalogique, du nazisme. (...) La mise en scène très inspirée en rend exemplairement compte. » LIBÉRATION

« Psychanalyse de l'économie libérale: personne jusqu'à présent n'a restitué avec tant de justesse, de puissance et de talent l'essence paradoxale, séduisante et terriblement angoissante du milieu des "golden boys". (...) LA QUESTION HUMAINE est un film sophistiqué... c'est aussi un beau film (...) un grand film politique. » LE MONDE

MATHIEU AMALRIC
MICHAEL LONSDALE
JEAN PIERRE KALFON
LOU CASTEL
LAETITIA SPIGARELLI
VALÉRIE DREVILLE
EDITH SCOB

LA QUESTION HUMAINE

UN FILM DE NICOLAS KLOTZ ÉCRIT PAR ELISABETH PERCEVAL

DÈS LE 11 JANVIER!

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN

CINÉMA Scabrics
2306, Beauchemin E. 721-8000

CINÉMA CARTIER

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 11 au 17 décembre 2007

- CÉLINE DION
A New Day : Live à Las Vegas
- HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX
- LOST
Saison 3
- MARTIN MATTE
Comment devenir excellent
- PIRATES OF CARIBBEAN:
AT WORLD'S END
- HIGH SCHOOL MUSICAL 2
- BOURNE ULTIMATUM
- LISE DION
20 ans d'humour
- 24
Saison 6
- EXPO '67
- LE COEUR À SES RAISONS
Saison 3
- TÊTES À CLAQUES.TV
- DANIEL LEMIRE
Lemire chez vous
- SHREK LE TROISIÈME
- RATATOUILLE
- LA VIE EN ROSE
- PASSE-PARTOUT
Coffret 3
- LA GALÈRE
Saison 1
- GREY'S ANATOMY
Saison 1
- LES 3 P'TITS COCHONS